

Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre, Paris (2^e)

ABONNEMENTS	
FRANCE	ETRANGER
Un an... 80 fr.	Un an... 112 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Trois mois... 28 fr.
Chèque postal : Delecourt 691-12	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Ce qu'il faut comprendre

Malgré certaines répulsions et certaines appréhensions individuelles, il faut être « de son temps », il faut, selon l'expression d'à présent, « être vraiment à la page ».

Il faut comprendre les hommes et les choses de l'heure, d'un point de vue objectif, rationnel, scientifique.

Hugo disait que le poète doit être « au centre de tout comme un écho sonore ». Les libertaires, pour avoir au fond du cœur, l'ardente poésie de leur idée régénératrice, sont des réalistes qui doivent se placer au milieu des hommes et des événements, non pas seulement pour les critiquer, non pas seulement pour les analyser, mais pour les guider, pour les réformer, pour les orienter, et parfois même pour les susciter dans le sens de leur pensée profonde.

Les libertaires ne doivent pas boudier comme des enfants rageurs ; ils faut qu'ils soient là, vigilants, avec un sourire prometteur de volonté féconde. Des problèmes aigus se présentent en foule à leur sens critique et à leur esprit investigateur.

Enumérons-les, pour mémoire, dans le but d'en souligner l'actualité pressante :

D'abord le problème syndical, qui ne sera résolu qu'avec une patience confiante dans les destins du peuple, en l'appelant lui-même, lui seul, et non par personnes interposées, à régir ses intérêts, à connaître ses droits et ses devoirs, qui ne lui seront visibles et tangibles que dans une organisation simple, souple, vivante, accessible facilement à son contrôle de tous les jours, sans parlementarisme compliqué, sans rouages obscurs, sans formalisme et sans fonctionnarisme.

En second lieu, le problème de la jeunesse, de ces adolescents aux yeux vifs, aux gestes prompts, à la tête laurée de tous les espoirs futurs, qui sont le printemps de notre mouvement, et à qui nous devons l'appui clairvoyant de notre expérience, des conseils amicaux, des encouragements fraternels, et surtout une compréhension sympathique de leurs idées souvent neuves, toujours intéressantes, respectables même dans leurs erreurs vénielles et dans leurs aubances.

Ensuite, le problème, immense et cruel de la vie chère, prise sous toutes ses formes, débridée de toutes ses lèpres, depuis l'ignominie du pain cher, cette manne des petits et des vieillards qu'on fait maintenant payer à prix d'or, jusqu'à l'horrible et permanent scandale du meublé, de la tôle infecte qui brise les ménages, qui rapine les ressources des ouvriers, qui débâche les filles, et qui engraisse les mercantis sans honneur.

N'oublions pas aussi de secouer, jusqu'à ce qu'ils cèdent, les barreaux de tous les bagnes, de toutes les prisons, de ceux où s'abrutit et s'annantit l'adulte plein de forces utiles au mouvement social, et de ceux qui dérobent à la vue du public et à son indignation le garçonnet qu'on torture ou la fillette qu'on y déprave !

Penchons-nous, pour les étudier et y remédier, le plus tôt possible et le plus pratiquement possible, sur toutes les misères et sur toutes les douleurs !

Que les groupes, faisant abstraction des discussions théoriques, s'informent autour d'eux, regardant, appréciant, notant, enquêtant, afin de dresser le cahier des revendications immédiates, sérieuses, qui feront l'objet de leurs réunions et de leur action éventuelle. Des faits précis. Des mercantis désignés. Des sales toiles boycottées. Voilà l'œuvre à accomplir. Voilà de quoi susciter des sympathies dans le peuple brimé tout entier. Voilà ce qu'il faut comprendre !

D'autre part, au lieu de coups d'épingle sur la pelote des petites susceptibilités, pourquoi ne pas jeter la sonde au sein de cet océan travailleur qu'est une ville comme Paris ?

Pourquoi des camarades informés et compétents ne feraient-ils pas des monographies de « métiers », comme le firent autrefois les frères Bonneff dans l'ancienne Guerre Sociale ?

Connais-toi toi-même ! disait le philosophe grec.

Connaissons-nous, sans vaine flatterie, dans le détail de nos travaux et de nos jours, pour être de meilleurs prospecteurs des champs futurs, pour être des facteurs renseignés du progrès social et de la science en gestation.

Ce qu'il faut comprendre, c'est qu'il ne faut pas laisser au bolchevisme politique et ambitieux les prérogatives qui

feraient croire qu'il s'intéresse au peuple et à son meilleur devenir.

Le Peuple, c'est nous. Ne laissons pas dire que l'individualisme stérilise nos efforts. Certes, nous voulons l'individu libre dans le peuple libre, sur la terre libre. Mais pour atteindre ce but final, il faut que les égoïsmes se réfrèment, qu'ils comprennent que si notre doctrine veut la mort de l'oppression, elle veut aussi la vraie natalité de l'amour.

Et dans l'amour, il y a, pour qu'il soit grand, pour qu'il soit pur, pour qu'il soit créateur, un don de soi, un consentement de générosité, qui est la ruine de la Tour d'ivoire égoïste !

Enfin ce qu'il faut comprendre, dans un temps où la presse est devenue une force cosmique, une sorte de monstre enchaîné comme une bête de garde par le Capitalisme, dans les antres de la ploutocratie et du pouvoir, c'est qu'un journal quotidien libertaire, fédérant les idées et les initiatives, est d'une nécessité absolue, si l'on veut que le verbe initiateur vienne au secours de l'action réaliste !

Guy SAINT-FAL.

Un fait abominable

Dimanche soir, à 19 h. 30, une dispute éclatait entre un client et la patronne du café l'Oriental (Place Denfert-Rochereau).

Le patron de l'établissement survint et, par derrière, assomma le client d'un coup de poing.

Il le mit à la porte, mais celui-ci, voulant avoir son chapeau et son parapluie qui lui furent arrachés dans le café, s'accrocha à lui.

Survint le garçon et l'ouvrier de réparations des autobus qui se mirent en devoir de frapper de nouveau sur l'homme. En tombant on se débattait il arracha le monstre et la chaîne en or du patron et le tout tomba sur le trottoir.

Aussitôt le patron de crier que l'homme avait voulu lui voler sa montre, et la foule stupide qui n'avait rien vu, de se précipiter sur l'homme à terre et de le frapper aveuglément.

On alla chercher les agents. Une personne présente les arrêta en leur disant qu'ils ne savaient même pas ce que l'homme avait fait.

Mais les agents emmenèrent l'homme au commissariat, sous l'accusation d'avoir voulu voler, suivis seulement du patron. Le passant expliquant les faits tels qu'ils s'étaient passés, à la foule confuse.

La patronne vint dire que c'était parce qu'il n'avait pas voulu payer son verre. Le fait abominable et injuste était consommé. (A signaler par sa brutalité l'ouvrier de la T.C.R.P. qui aurait besoin d'être éduqué par son syndicat.)

Un Témoin.

LE FAIT DU JOUR

Le Congrès Socialiste

On discute ferme à Grenoble. Les chefs innombrables de ce parti ont d'ailleurs l'habitude des discours, et rien n'égale un politicien retors dans l'art de présenter sous un beau jour la plus vilaine chose.

Un Leguénic, des Côtes-du-Nord, a bien posé le problème : « La lutte des classes est une dangereuse illusion. Il faut rompre avec les formules périmées. »

On ne dit pas plus élégamment qu'il faut jeter par dessus bord les vieilles idées socialistes, et puisque parti de gouvernement, on use et abuse sans se préoccuper de la doctrine. Du moment que celle-ci vous a porté au pouvoir, on n'a plus rien à faire, on peut la congédier.

Compère-Morel a surenchéri : « Faisons abstraction d'un moment des principes et de la doctrine que nul ne songe à oublier. Il aurait dû ajouter que presque tout le monde a déjà oublié. »

Où, mais ! C'est que ça ne prend pas auprès des vieux croyants du socialisme. Bonnafous l'a fait remarquer. Cette politique d'abstraction des idées gêne le recrutement du parti, dans les écoles et surtout dans le mouvement ouvrier.

Si messieurs les chefs S.F.I.O. consentent à se rappeler qu'ils s'étiquent socialistes, c'est la peur de craquer leur parti et de perdre des électeurs.

Mais ils sont matins, et avec la combine de bloc ou de cartel, ils savent se faire donner des voix ouvrières et bourgeoises. Quand ils auront conquis un troupeau d'électeurs suffisant, ils feront comme Briand, reprenant un mot de La Bruyère : « Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'opinion. »

Malgré leurs proclamations de surface, chacun sent qu'il n'y a plus aucun idéal dans ce parti. Il est fini, bien fini. Un tout petit effort de la part des amis, et il tra rejoint son frère le parti radical.

Le congrès de Grenoble marque la chute de ce qui fut le parti socialiste. Il ne leur manque plus qu'une bonne conduite de Grenoble par tous les braves bougres qu'il a dupés.

Qu'attendez-vous ?

Toi, camarade, qui ne verses pas régulièrement ta souscription au Libertaire, ou qui, le pouvant, n'as pas pris une action de cinquante francs, ne sens-tu pas que tu as oublié de faire un geste indispensable ?

Il y a trois mois que le Conseil d'administration a décidé de lancer cet emprunt.

Chaque copain a eu le temps de se retourner et de mettre de côté la somme indispensable.

Si nous exceptons les amis que le chômage, très dur en ce moment, a réduits à la gêne, nous pouvons dire que les camarades qui n'ont pas encore souscrit, ne l'ont pas voulu.

Il seraient les premiers à déplorer la chute du journal, les premiers à sentir le vide que cela créera inévitablement dans notre mouvement. Celui-ci est en train de s'organiser. L'action et la propagande anarchistes reprennent de l'essor. On ne peut nier qu'un travail sérieux et profond est en voie d'exécution. Cela n'est possible que parce qu'il existe un quotidien, lequel, qu'on le veuille ou non, constitue un noyau d'attraction et de diffusion tout à la fois.

Avec l'hebdomadaire, nous n'avons jamais pu tenter cette œuvre de coordination. Seul le quotidien l'a permis.

Toute organisation ou parti assez important ne peut se dispenser d'un quotidien. Qui ne voit la mauvaise position des militants d'une idée comme la nôtre obligés tous les jours de puiser leurs informations, documentations, etc., ce qui constitue la vie quotidienne de l'esprit dans un organe opposé à leurs idées, dénaturant systématiquement les faits.

Le cerveau le plus averti se laisse à la longue impressionner par la lecture de journaux ennemis. C'est pourquoi un quotidien est indispensable. Ce serait une grave erreur de ne pas le comprendre.

O ! vous, les copains qui n'avez pas encore fait l'effort nécessaire, vous rendez-vous compte du danger que vous faites courir à nos idées ?

Pourquoi nous obliger à vous le répéter continuellement. On parle toujours des « libres volontés » chez nous. Qu'attendent-elles pour se manifester ? Crois-le, camarade, la situation est sérieuse. Il ne faut pas attendre plus longtemps. Il faut de suite envoyer ta souscription à l'administrateur, H. Delecourt, 9, rue Louis-Blanc, Paris (X^e).

Est-ce la guerre ?

Nous avons ainsi que tous les journaux, annoncé hier que le conflit gréco-turc semblait entrer dans une phase nouvelle et qu'une certaine détente s'était produite dans les milieux grecs. Nous ajoutions que les agences nous informaient que le décret pour le licenciement de la classe 23 — qui avait été retenu sous les drapeaux — paraît promulgué dans quelques jours.

Ces nouvelles de source officielle n'avaient-elles d'autres buts que de tromper les peuples sur les intentions réelles de la Grèce ? C'est ce que l'on pourrait croire à la lecture des télégrammes de Belgrade que nous reproduisons ci-dessous :

« Belgrade, 9 février. — On mande d'Athènes aux journaux de Belgrade que le Conseil des ministres helléniques aurait discuté, dans sa séance de samedi, l'achat d'armes et de munitions. Plusieurs fournisseurs étrangers auraient déjà fait des offres de matériel de guerre.

« On assure que les gouvernements yougoslave, bulgare et roumain auraient promis, en leur qualité d'Etats orthodoxes, leur appui à la Grèce. D'autre part, on annonce de Constantinople que, prochainement, le grand rabbin et tout le Saint Synode seront expulsés du territoire turc.

« De la même source on apprend que le général Wrangel, convaincu que le conflit actuel a été provoqué par les Soviets, aurait offert à la Grèce l'appui de ses trente mille hommes armés. »

Une nouvelle guerre balkanique, c'est une guerre européenne et le prolétariat ferait bien de suivre attentivement les événements gréco-turcs.

Nous espérons que les nouvelles alarmantes sont fausses et que le capital hésitera à jeter les peuples dans une horrible boucherie. En tout cas les peuples ne seront peut-être pas aussi dociles qu'en 1914.

Bagarres à Marseille

CASTELNAU HUE

Marseille, 9 février. — On sait que le général de Castelnau devait présider, hier soir, une véritable démonstration fasciste, à Marseille. Mais une contre-manifestation avait été décidée.

Il y a eu rencontre et bagarres. Bien que les détails manquent, on sait qu'il y a de nombreux blessés.

Le général a reçu l'accueil qu'il méritait. Il aurait mérité une bonne volée.

Un bon conseil

Nous avons tenu nos lecteurs au courant des procédés employés par les briseurs de grève de Douarnenez pour arracher au juge d'instruction leur mise en liberté provisoire.

L'humanité qui ne perd jamais une occasion de baver sur les Anarchistes, s'empresse de dénoncer comme ayant appartenu à des groupes libertaires certains de ces agents au service de la bourgeoisie, et cherche à faire un parallèle entre nos militants et ces tristes sires qui sont prêts à se vendre au plus offrant.

Voici la salété de l'Huma :

Ces manifestations révèlent le passé anarchiste de plusieurs de ces misérables, et cela est bien intéressant pour la classe ouvrière en général et pour les ouvriers libertaires en particulier.

D'ailleurs l'un des principaux gradés au service des patrons, le fameux Greachmet est sorti du Groupe Anarchiste de Brest pour entrer au service de l'Association de la rue Bonaparte.

Il nous répugne d'employer ces mêmes calomnies à l'égard des tarés de la rue Lafayette et de l'Huma. Il est possible que certaines brebis galeuses aient pénétré dans nos groupes pour espionner l'action qui y est faite ; en rendre responsables les anarchistes est une lâcheté bien digne des stipendiés de Moscou !

En tous cas nous n'avons jamais, ainsi que certain chef du Parti Communiste, parlementaire notoire, recommandé des individus pour les faire entrer dans la police secrète. Nous n'avons jamais été des pourvoyeurs de bagnes, et nous n'avons pas des notes gardiens de prison, en France et en Russie.

C'est un bon conseil, en effet que donne l'Huma, non seulement aux Anars mais à tous les ouvriers. S'il est des Anars qui ont mal tourné, nous en trouverions peut-être quelques-uns qui se sont vendus non pas à la police de France, mais à celle de Russie. Monmousseau, Girard, Cadeau, ont trouvé les portes du P.C. grandes ouvertes devant eux, et Frossard, Méric et tant d'autres, qui sont à l'heure actuelle les plus fermes soutiens du Bloc des Gauches, sortent de chez vous.

MM. les policiers communistes, vous êtes aujourd'hui les premiers flics de Russie, vous serez demain les premiers flics de France ; c'est dans votre programme.

C'est pour éloigner du prolétariat tous les mauvais bergers que les Anarchistes mènent la lutte. C'est pour vider toutes les brebis galeuses, que les Anars demandent à la classe ouvrière de ne compter que sur elle-même, et de ne pas se laisser conduire aveuglément par des chefs.

LE FASCISME EN ESPAGNE

Les milices s'organisent

Le fascisme commence à s'organiser en Espagne sur des bases puissantes, et suivant l'exemple de l'Italie, les milices se forment.

La Jeunesse patriotique de Madrid a tenu une réunion extraordinaire en vue de coordonner les efforts des centres similaires créés spontanément dans diverses localités d'Espagne. Une note à la presse dit que les « Jeunesses patriotiques » escomptent des triomphes qui ne sauraient se faire attendre.

Nous nous souvenons des triomphes tragiques des chemises noires italiennes. Est-ce que les ouvriers d'Espagne vont gravir le même calvaire que ceux d'Italie ?

Primo de Rivera n'est plus sûr de ses soldats. Il tremble que la troupe ne se révolte un jour contre l'arbitraire et la violence, et les Jeunesses patriotiques seront sans nul doute les armées de volontaires qui terroriseront les populations ouvrières.

Nos camarades d'Espagne vivront encore des heures douloureuses, et il leur faut bien de l'énergie et de la volonté pour se dresser contre les ignobles bourreaux qui règnent en maîtres de l'autre côté des Pyrénées.

Dramatique sauvetage d'un puisatier enseveli

Lyon, 8 février. — Deux puisatiers étaient occupés ce matin à approfondir un puits tari au n° 2 du chemin Saint-Isidore, dans une villa appartenant à M. Byé. Des caissons de bois avaient été déposés contre les parois du puits pour retenir la terre, et l'un des deux ouvriers, M. Favrin, âgé de 50 ans, travaillait au fond quand, subitement, un caisson se rompit, ensevelissant le malheureux.

Son camarade, M. Raynaud, qui était resté au bord du puits, appela aussitôt au secours. Des voisins accoururent de toutes parts, mais ne possédant aucun moyen matériel de sauvetage, ils durent se borner à téléphoner à une caserne voisine de pompiers d'où des renforts arrivèrent bientôt. Au moyen d'un tracteur spécial, on commença à procéder au sauvetage sous la direction du sergent Baillet qui, le corps attaché à une corde, se fit descendre auprès du malheureux enseveli. L'opération dut être renouvelée plusieurs fois, et ce ne fut qu'après deux heures angoissantes que M. Favrin put être remonté à la surface, portant aux bras et aux jambes des contusions générales heureusement sans gravité.

Amis lecteurs, abonnez-vous !

Au secours de Makhno

Le nom de Nestor Makhno, comme celui d'un vaillant révolutionnaire qui a lutté pour les droits du peuple travailleur sur divers fronts de la révolution russe, est bien connu des masses révolutionnaires en Russie et en étranger. Chaoum qui a suivi sa rude destinée des dernières années, se rappelle qu'en été 1921, après la débâcle de l'armée révolutionnaire des insurgés par les bolcheviks, il fut obligé de passer en la Roumanie, il tomba dans les mains camp de concentration. Après avoir quitté la Roumanie il est tombé dans les mains du gouvernement polonais, qui lui assés l'a mis dans un camp de concentration, puis en prison, cherchant à le condamner. Mais le tribunal polonais n'a pas trouvé de données ni de documents suffisants pour le condamner, et après un an et demi d'emprisonnement préventif il l'a libéré.

Après cela, le camarade Makhno ne pouvait rester en Pologne que sous une forte surveillance policière, et sous une menace constante d'être arrêté de nouveau pour quelque motif futile ou imaginé. C'est pourquoi il a voulu quitter la Pologne et partir dans un pays voisin où on se rapporterait à lui sans intrigues politiques, pour pouvoir se reposer et pour avoir la possibilité de guérir ses vieilles blessures. Comme tels pays il considérait l'Allemagne ou la France, et il commença à faire des démarches pour obtenir le droit d'entrée dans ces pays. Pour cela il a, en juillet 1924 quitté la Pologne, et est parti pour Dantzig, légalement, par la permission des pouvoirs polonais ainsi que de ceux de Dantzig.

Les premiers trois ou quatre semaines, Makhno vivait libre à Dantzig, en y faisant des démarches pour obtenir le visa pour aller en Allemagne et en France. Puis les pouvoirs de Dantzig l'ont arrêté, et après l'avoir détenu une semaine ils l'ont libéré, en lui ordonnant de quitter Dantzig dans le délai le plus court.

Mais Makhno ne pouvait pas quitter Dantzig pour cette simple raison, que pour aller quelque part que ce soit il fallait avoir un visa étranger, et Makhno ne le possédait pas. Alors les pouvoirs de Dantzig l'ont arrêté de nouveau, l'ont mis dans un camp de concentration en lui déclarant qu'on ne le libérerait pas tant qu'il ne recevra un visa d'entrée dans un pays quelconque.

Les pouvoirs de Dantzig savent parfaitement qu'en tant que prisonnier, sans aucun rapport avec le monde extérieur, il est absolument impossible que le camarade Makhno puisse se faire donner un visa. Et s'ils promettent de le tenir en prison jusqu'au temps qu'il recevra son visa, cela veut dire qu'ils ont décidé de faire Makhno leur prisonnier pour des motifs obscurs et suspects. Cela s'affirme par le fait que quand Makhno a déclaré qu'il préfère vivre en Pologne que dans le camp de Dantzig, et a demandé de le conduire jusqu'à la frontière polonaise, les pouvoirs de Dantzig lui en ont catégoriquement refusé, c'est-à-dire, ils lui ont enlevé l'unique possibilité de sortir de l'état de prisonnier.

Le camarade Makhno lui-même a fait savoir à ses camarades russes et étrangers que comme la cause de sa détention présente, il considère les intrigues des bolchevistes. Ces derniers possèdent parmi l'administration de Dantzig une influence et une force considérables qu'ils exercent contre le camarade Makhno, leur ennemi acharné.

Il est facile à comprendre que le but des bolchevistes est d'abattre complètement Makhno, et qu'ils poursuivront ce but sans relâche.

Ainsi, dans la ville libre de Dantzig, on commet un crime abominable sur le révolutionnaire Makhno.

Sans aucun motif on l'a jeté en prison en lui enlevant toute possibilité d'en sortir. Malade des poumons et souffrant de ses anciennes blessures, le camarade Makhno se trouve maintenant dans l'hôpital du camp de concentration, et chaque jour de plus est une menace non seulement à sa santé mais aussi à sa vie.

Nous adressons un appel aux ouvriers révolutionnaires de tous les pays en leur demandant d'envoyer leurs protestations contre la détention dans le camp de concentration du révolutionnaire Makhno, et d'exiger des pouvoirs de Dantzig sa libération immédiate.

Salut révolutionnaire.
Groupe des Anarchistes russes en étranger.

Envoyez les protestations à l'adresse suivante : *Sekretariat des Senates, à Dantzig.*

Les journaux anarchistes et révolutionnaires de tous les pays sont priés de publier cet appel.

Cyanure pour quinine

Voici une horrible méprise qui ne devrait pas se produire si les pharmaciens prenaient soin de vérifier toujours leurs médicaments.

A Marseille, Mme Lucia di Palato, 28 ans, demeurant 15, traverse Milliard, et l'enfant qu'elle allaitait, ont été victimes d'un tragique accident.

En proie à la fièvre, Mme di Palato avait demandé à une de ses voisines, Philomène Zaccaria, de lui procurer quelques cachets de quinine.

La voisine, qui possédait chez elle des cachets de quinine, lui en remit plusieurs. Or, ces cachets ne contenaient pas de la quinine, mais du cyanure de mercure.

Enfant et mère sont morts dans d'atroces souffrances.
Deux vies de perdues pour une distraction de potard.

Pourquoi il faut faire vivre notre "Libertaire"

Nous sommes la bête noire des partis politiques, c'est assez logique, étant donné que nous les combattons, mais il est surprenant de voir nos consanguins, les syndicalistes, nous traiter comme des indésirables. Cependant que nous sommes certains que l'opportunisme trade-union poursuivait les syndicats sans le stimulant anarchiste et révolutionnaire.

Nous sommes les souffre-douleur des autres, nous voyons se condenser contre nous, les patrons, les policiers, les journalistes, en outre de tous les autoritaires ; maintenant il y en a un de plus ; le syndicaliste pur. Celui-là nous reconnaît bien des qualités, seulement il affirme l'existence d'une non-conformité qui aboutit à nous évincer du mouvement syndicaliste. Et jeudi dernier se tenait la réunion du Conseil général du S.U.B. Une proposition était déposée ayant pour but de prendre 5 actions au "Libertaire", par 21 contre 13, elle fut repoussée. Il paraît même que des copains furent contre. C'est inconcevable, si on se souvient que le Congrès anarchiste disait : « Donnons, donnons au syndicalisme qui tente de se libérer, le meilleur de nous-même ». Les anarchistes s'imposent des sacrifices sur sacrifices, inutilement ; car un insatiable mauvais instinct dévore toutes les forces vives que nous communiquons à nos amis. L'office qu'on fait du "Libertaire", la 4^e page donnée gratuitement, rien n'y fait ; nous sommes frappés d'ostracisme sous prétexte que nous tentons de déborder, hors des limites, qu'on nous assigne. Cela parce que nous sommes des libertaires et que dans les hautes sphères du syndicalisme on fait des réserves restrictives à la liberté. Honnis et bannis de toutes parts nous devons rechercher dans le sein de notre mère, l'anarchie, la consolation de nos regrets.

On dit même, entre soi, chez certains syndicalistes, que le "Libertaire" quotidien est une anomalie dans le mouvement, que la "Bataille Syndicaliste" doit devenir quotidienne à sa place. Quelle erreur, pourquoi opposer la "Bataille Syndicaliste" au "Libertaire" alors qu'ils devraient s'aider mutuellement. Mais en attendant que toutes ces chimères s'évanouissent devant la réalité des faits nous avons, pour devoir immédiat, de conjurer les périls. C'est peut-être parce que nous avons trop présumé de nous-mêmes dans le domaine exclusivement syndicaliste que l'expérience nous ramène à l'harmonie des fonctions, nous faisant ressortir l'équilibre des forces et la puissance d'un autre corollaire : la coopération.

Le syndicalisme et la coopération sont deux formes d'activité qui ont été conçues pour aider l'émancipation du prolétariat et de l'humanité. Nous, anarchistes, poursuivons ce même but, nous ne faillirons pas à notre mission. Nous ne voulons pas subjuguer et subordonner, nous voulons libérer. Et alors nous continuerons à servir le syndicalisme, la coopération et l'anarchie parce qu'ils incarnent tous nos espoirs en un idéal meilleur, non pas seulement dans le domaine purement théorique mais aussi dans la pratique.

Faire vivre le "Libertaire", la "Revue", la "Librairie", c'est augmenter nos facultés de combat et augmenter les possibilités d'une révolution prolétarienne. C'est pourquoi je demande aux camarades anarchistes de vouloir poursuivre l'étude de nos moyens propres à garantir la continuité de nos œuvres anarchistes.

Le temps presse, camarades, je me propose de vous livrer à cette étude analytique.

Jean PEYROUX.

La propagande anarchiste

La propagande libertaire donne peu de résultats, parce que mal organisée, chaotique et sans suite, dans des milieux insuffisamment laborés, ensemencés. La propagande anarchiste ne détermine que des déceptions ; dettes et découragement.

Pourquoi ? A cette interrogation on répond : « Tant que les groupes se contenteront du nombril, resteront chez eux, couperont les cheveux en quatre, feront de la haute philosophie au lieu de tabler sur la réalité, abandonneront le peuple aux politiques, les anarchistes s'agiteront dans le vide. »

Les libertaires devraient être sans cesse avec les travailleurs, les faire penser constamment, leur débarrasser le crâne avec finesse et continuité !

L'idéal antiautoritaire n'est pas inaccessible au commun des mortels. Cet idéal, il est facile à concevoir, si l'on expose avec clarté et inlassablement.

Puisque tous les partis politiques ont fait faillite, la liquidation de la société bourgeoise sera faite avec une étonnante rapidité.

Volonté, énergie, clairvoyance sociale, les anarchistes ont-ils ces dons-là ? Les ennemis de l'Etat sont-ils capables de s'affirmer avec la vitalité et la netteté nécessaires ? Si oui, qu'ils descendent de leur Tour d'ivoire et prennent au collet le tyranisme capitaliste.

Les travailleurs ne demandent qu'à comprendre : aller à eux avec bonhomie, leur tendre une main fraternelle, assainir, purifier leur mentalité, voilà un rôle digne des vrais révolutionnaires.

La propagande, quoique pleine d'embûches, n'est pas au-dessus de nos forces. Conçue avec exactitude. Lasée sur l'analyse, réalisée par des humains aux mains pleines de vérités, la propagande antiautoritaire hâtera l'émancipation du prolétariat mondial.

La propagande antigouvernementale pré-suppose des esprits formés, des caractères robustes, des cerveaux éprouvés.

Si les anarchistes s'appuient sur les prolétaires en les éclairant, les temps nouveaux ne seront pas un beau rêve.

Antoine ANTIGNAC.

LA REPUBLIQUE FEDERATIVE

Schéma du milieu social de demain fondé sur les bases solides du syndicalisme de la Chartre d'Amiens, cette brochure sans prétention littéraire a été mise dans les mains des travailleurs pour leur démontrer l'infanité des partis politiques et la valeur constructive indiscutable du syndicalisme révolutionnaire. En vente à Paris, à la Librairie Sociale et, à Bordeaux, chez le camarade Edmond Daguerre, Union Autonome, 42, rue Lalande.

L'IGNOMINIE DES « CONSCIENCES » SILENCIEUSES

Des révolutionnaires, les bolchevistes ? Non ! des mercenaires corrompus

L'heure de la vérité

Quelle certitude que l'on ait de ne dire que la vérité, rien que la vérité, on éprouve un malaise à patauger dans cette boue. Ce n'est pas délibérément, quand un hoquet de dégoût vous étreint la gorge, que l'on se résigne à remuer les pesantes de ces immondices. Il a fallu l'occasion que nous offraient les révélations du docteur Gillard pour que nous nous décidions à vaincre la répugnance qui nous envahissait à l'idée que nous devrions, un jour, dire ce que nous savions, tout ce que nous savions.

En avons-nous eu de la patience, quand ces gens-là, ces vendus ! nous accablaient des épithètes les plus infamantes, quand ils nous abreuvaient d'injures, nous couvraient de calomnies : contre-révolutionnaires, agents de la bourgeoisie, mouchards, etc. ; en avons-nous eu de la constance de nous faire, de ronger notre frein en silence alors que nous pouvions les écraser d'un mot !

Avons-nous eu tort de nous confiner si longtemps dans une telle mansuétude, d'attendre que notre heure sonnât ? Ce n'est pas le lieu de le rechercher.

Mais l'heure, enfin, a sonné, où la vérité surgit. Le hasard, qui fait parfois bien les choses, veut justement qu'elle sonne à un moment où nos précisions peuvent faire le moins de mal au mouvement ouvrier et à l'idée révolutionnaire. Car si nous n'avons rien dit jusqu'ici, c'est surtout parce que nous craignons les ravages qu'eussent pu exercer nos divulgations dans les rangs déjà si clairsemés du prolétariat.

Ce n'est jamais sans colère, en effet, que les militants obscurs et dévoués, sincères et idéalistes, apprennent que les chefs, les « as », ceux en qui ils avaient placé leur confiance et leur foi, se moquent d'eux sans vergogne, sont de vulgaires jouisseurs d'avantage préoccupés de leur « situation » que des revendications sociales, prônant jéru-salémiquement la lutte de classes, alors qu'ils ne pratiquent que la lutte de places. Ce n'est jamais non plus sans rancune que l'on découvre la plus basse ignominie là où l'on croyait trouver le plus noble apostolat. Et de l'amère déception qui en découle, il s'ensuit toujours une désaffection inévitable.

Aujourd'hui, alors que le mouvement social est en proie à une impuissance absolue, les risques que nous redoutions pour nettoyer les écuries d'Augias du bolchevisme sont réduits au minimum. L'impuissance, la désaffection du mouvement révolutionnaire ne peuvent être plus complètes qu'actuellement. Elles ont pour cause, d'ailleurs, pour une bonne part, cette corruption bolcheviste même que nous dénonçons et qui, planant dans l'air depuis des années, empuantissait l'atmosphère, empoisonnait jusqu'au respect et à la courtoisie indispensables des relations d'organisation à organisation, de militant à militant.

L'impitoyable conclusion

Arrivés au terme de notre campagne, quel en sera le résultat le plus certain ? Nous avons vu qu'elle ne pouvait nuire au mouvement révolutionnaire, ni désagréger davantage les forces, bien diminuées, du prolétariat.

Un seul danger, en ce sens, est à craindre : que, parmi les travailleurs communistes qui auront eu connaissance de nos précisions, il ne s'en trouve quelques-uns ayant la légèreté d'englober dans une réprobation commune tous les révolutionnaires, de faire jaillir sur tous les groupements révolutionnaires la fétreuse qui souille seulement le parti communiste et les organismes sous sa dépendance, d'imputer à charge à l'idée révolutionnaire elle-même les pratiques fatalement inhérentes à un système se réclamant frauduleusement de celle-ci. A ceux-là qui seraient tentés, dans leur dégoût, de commettre cette profonde injustice, un peu de discernement et de loyauté suffira pour établir la nécessaire discrimination entre l'esprit révolutionnaire et la méthode politique dans ce qu'elle a de plus exécration. Et il leur restera la ressource — s'ils sont à jamais écourés de la lèvre qui s'étend à tout ce que touche le bolchevisme et s'ils sont quand même convaincus de la nécessité de ne pas abandonner la lutte sociale — il leur restera la ressource de devenir non point des anarchistes, si tel n'est pas leur tempérament, mais simplement des travailleurs syndiqués qui pourront se dévouer à la belle mission de régénérer le mouvement ouvrier en aidant à le débarrasser de la vermine qui le corrompt, le salit et le tue.

Nous n'avions certes pas nourri l'illusion de faire s'écrouler le parti communiste sous le poids de nos révélations, de réduire à néant le bolchevisme. Nous savions d'avance engager une lutte inégale, nous savions ne pouvoir faire connaître la vérité qu'à un lecteur alors que nos adversaires avaient sur nous la supériorité de la dissimulation ou de la déformation auprès de quinze lecteurs.

Aussi bien ne visions-nous pas à ce but. Celui que nous nous étions assigné est néanmoins pleinement atteint : La corruption qui déshonore le bolchevisme et disqualifie les bolchevistes est désormais démontrée, non fois pour toutes. Nous n'ambitions pas d'autre résultat : faire la preuve de l'indignité des communistes français, les rouler dans leur propre fange, démasquer ces faux apôtres, les discréditer aux yeux des ouvriers révolutionnaires honnêtes et désintéressés et, aussi — et surtout — faire passer sur le mouvement social un souffle susceptible de lui redonner, avec sa santé morale, un peu de la santé physique dont il a tant besoin. Si notre modeste contribution à l'histoire de l'« abominable vénalité » des bolchevistes français a pu y concourir, nous n'aurons qu'à nous en féliciter.

Il appartiendra à nos militants de savoir se servir utilement de l'arme que nous leur fournissons contre les insultes stéréotypées de l'anarchisme, contre les corrupteurs du mouvement révolutionnaire, contre les naufrageurs de l'idée révolutionnaire.

Si nos bolchevistes ont sérieusement caressé le rêve insensé d'être un jour les maîtres de la Révolution qui vient en l'acaparant pour leur profit personnel et pour

mieux retarder la véritable émancipation du peuple, il faut qu'ils renoncent à cette chimère désormais irréalisable. Il faut qu'ils trouvent constamment en face d'eux quelqu'un pour leur cracher à la face que leur immoralisme dévot par nous le leur interdit à jamais. Il faut qu'ils se persuadent que, maintenant, discrédités irrémédiablement, ils n'ont plus le droit d'usurper le beau nom de révolutionnaire, qu'ils ne peuvent plus prétendre qu'à être fustigés du terme ignominieux de mercenaires. C'est la conclusion impitoyable, le lumineux enseignement qui se dégage de notre campagne dont la lâcheté de leur silence accusateur constitue le plus précieux témoignage d'authenticité que nous pouvions espérer.

Les anarchistes et l'organisation

La situation chaotique née du fait de la guerre a provoqué dans la plupart des nations européennes et même mondiales une réaction qui, si elle ne se trouve avant longtemps freinée, risque de paralyser pendant un bon laps de temps toute marche en avant des idées de progrès.

Le capitalisme, dans son spasme d'agonie, cherche à conserver sa maîtrise. Il a comme antidote les forces révolutionnaires, et ce n'est qu'une question de force qui départagera ces antagonistes.

Actuellement, il est patent que si un choc se produisait, nous, anarchistes, comme le disait récemment Sarnin, nous n'aurions qu'à subir une dictature de droite ou de gauche, nos forces étant éparées et sans homogénéité. Pour obtenir une prépondérance dans le mouvement et approcher le plus possible du but que nous nous sommes assigné, il faut que nous constituions un bloc solide.

Il est évident qu'une révolution éclatant demain et que les révolutionnaires s'en trouvant les maîtres, une société libertaire ne peut jaillir du fait qu'un changement psychologique profond chez les composants serait nécessaire du jour au lendemain (sur 347.000 conscrits, dit M. Fribourg, député radical de l'Ain, 150.000 n'auraient aucune espèce d'instruction et n'auraient qu'une instruction totalement insuffisante). D'autre part, le dévouement et le désintéressement que les anarchistes ont apportés à la propagande ayant donné des résultats à peu près nuls, la révolution russe nous donnant un enseignement méditant, nous nous trouvons dans l'obligation de chercher nos erreurs.

Quelles ont été ces erreurs ? Elles sont nombreuses et il me serait impossible d'énumérer la plupart dans ce court article. Voyons quelques-unes des plus importantes. Jusqu'ici les anarchistes se sont très peu groupés ou, lorsqu'ils se groupaient, c'était sous l'appellation d'anarchistes, de libertaires, d'études sociales ou autres, d'où résultait une confusion chez les symétrisants peu avertis et une méconnaissance totale chez les autres (dans la région nièvre du Pas-de-Calais nous trouvons grand nombre d'ouvriers organisés dans les syndicats et partis politiques qui n'ont jamais entendu causer des libertaires. Quant aux régions agricoles, sous le vocable d'anarchiste, nous savons de quelle façon nous sommes connus).

Coupons court aux propos des catéchumènes de l'anarchie et laissons-les dans leur domaine du rêve, si nous voulons avoir la sympathie des masses en période insurrectionnelle et post-révolutionnaire, et préparons dès maintenant le terrain : constituons ouvertement un parti anarchiste où groupes et individualités seront contraints d'accepter la carte et de prendre (pour les groupes) l'appellation d'anarchiste ; élaborer un programme constructif (car nous n'en avons pas) en accord avec les syndicalistes du moment que nous suivons une route parallèle et avons un but commun ; participer aux élections, non pour cueillir des mandats, mais parce que c'est l'époque où le peuple s'occupe le plus de questions sociales et il opte pour une tendance ou une autre. Cela nous permettrait de recruter des adhérents, de faire des sympathisants, de savoir où nos forces réelles sont groupées, de détourner ceux-ci de la politique et de faire disparaître cette crainte de s'appeler anarchiste, non seulement dans la masse, mais aussi chez pas mal d'anarchistes, ce qui entrave beaucoup l'extension de notre mouvement.

Voilà exposées, à mon humble avis, les réformes indispensables à accomplir si nous voulons atteindre le plus rapidement possible notre but : l'instauration d'une société de bien-être et de liberté.

Jean GONAN (de Lorient).

CABOTIN...ADES

Toute la presse est remplie par les pleuricheries des comédiens de la Comédie-Française (sans jeu de mots).

Un sieur Alexandre et une demoiselle Piérat démissionnent, avec accompagnement de tapage et la publicité comme il sied à des acteurs en renom qui se respectent.

Pensez donc ! On a établi un règlement qui les lèse dans leurs intérêts. Mlle Piérat a fait son compte « si on lui avait appliqué ce règlement en 1923, elle n'aurait gagné que 117.000 francs dans son année, qu'elle trouve insuffisants pour rétribuer un travail constant et très dur. »

Nous n'aurions même pas causé de cette chicane à propos d'un règlement dont nous ne voulons pas nous préoccuper, mais il y a dans les prétentions de ces messieurs-dames quelque chose de renversant.

Avec 117.000 balles par an, ils ne peuvent vivre. C'est bien dommage.

Nous savons que le pain et la viande sont chers, nous le savons certainement mieux que Mlle Piérat, mais tout de même.

Que doit dire la femme de chambre de cette actrice ? Nous est avis qu'elle gagne beaucoup moins, travaille sans doute autant et que si elle demandait une augmentation, pourrait se faire mal recevoir.

Et vous, les pauvres femmes qui trimez dur pour quinze francs et moins par jour, qu'en pensez-vous ?

La subvention annuelle de 500.000 francs à la Comédie-Française est insuffisante. Certains parlent de deux millions.

Pourquoi, en effet, se gêner et ne pas taxer le beefsteak d'un sou de plus pour que les charmantes actrices gagnent leur million ?

FÉDÉRATION ANARCHISTE PARISIENNE Compte rendu de l'Assemblée générale

Nombreux furent les camarades venus à cette assemblée ; de l'opinion de certains camarades nous pouvons dire que les copains commencent à prendre le chemin, qui une fois par mois, conduit à une Assemblée, tous les militants de la Fédération.

Les questions à l'ordre du jour étaient nombreuses, elles furent discutées sans grande animosité et si quelques idées de facile opposition ont été émises aux autres, nous verrons bientôt sortir de nos A. G. un travail pratique qui ne demandera plus qu'à être réalisé.

Après le compte rendu du secrétaire sur la situation morale et financière et après l'observation d'un camarade sur le versement des cotisations d'un groupe, nous avons abordé la vie de l'U. A.

Les exposés furent nombreux, les formes d'organisation furent longuement discutées et de toute la discussion il est certain que des efforts d'organisation animent tous les camarades.

Devant les dangers qui nous menacent, nous avons tous senti le besoin de travailler avec méthode, afin de nous permettre de nous défendre contre toutes les attaques possibles de nos adversaires et même de passer à l'attaque si le besoin se fait sentir.

Sur la vie de l'U. A. des observations furent faites, tant par l'édition de tracts anticléricals antimilitaristes, que par les papillons gommés. La période d'agitation pour la lutte contre le militarisme approchant, le C. I. de l'U. A. prendra les dispositions pour entreprendre une campagne énergique.

La carte également a été discutée, divers points de vue ont été échangés.

Egalement sur les cotisations mensuelles des groupes, versées à la Fédération ou à l'U. A. Une camarade femme, demande pour le groupe féminin, que les camarades lui donnent toute l'aide nécessaire pour une propagande que ce dit groupe va entreprendre.

La Fédération, sur proposition d'un camarade, enverra deux délégués à l'Entr'aide ; nous avons aussi décidé d'apporter à cette œuvre la plus grande aide possible.

Pour notre camarade Bouvet, il sera fait tout notre possible pour le secourir afin qu'il puisse se remettre de sa maladie contractée durant son emprisonnement.

Le camarade administrateur de la « Revue Anarchiste », nous tient au courant de la situation de cette dernière, qui s'améliore continuellement.

Une discussion s'engage sur l'édition spéciale du « Libertaire », après l'exposé des deux parties, d'un côté un camarade de groupe, de l'autre, les camarades de la rédaction, il reste entendu qu'à l'avenir toute question sera tranchée par le Conseil d'administration du journal et à la rigueur par le C. I. de l'U. A. Une discussion naît sur des cas particuliers.

Le Conseil d'administration de la Librairie sociale est renouvelé après l'exposé du gérant.

En feront partie : les camarades Y. Suirran ; Matité ; Potentier ; Normand ; Louvet.

A la suite de la parution d'un placard annonçant la souscription pour l'édition d'un ouvrage d'un camarade, des camarades demandent des éclaircissements.

Après un exposé, l'affaire est considérée comme une forme de publicité qui sera payée.

Des propositions sur l'école du propagandiste, sur la vente du journal dans la rue sont prises en considération ainsi que les remarques faites.

Une bonne journée, espérons que la prochaine sera plus belle et nous serons tous satisfaits du travail que nous menons.

Que les groupes reprennent la discussion sur les passages les plus intéressants de la discussion de l'après-midi et qu'ils apportent à la prochaine assemblée générale des éléments de travail positif.

A la prochaine camarades.

P. SARNIN, 9, rue Louis-Blanc.

Nos Échos

Au fond du Cœur. Un cellulaire, un bolcheviste, contredisant un confédéré anarchiste, lui dit tout à coup :

— Au fond du cœur, je le suis, libertaire, mais je suis allé au bolchevisme, pour quitter ma tour d'ivoire !

Camarades, prenez note de cela. Il ne faut pas que des énergies nous abandonnent parce que nous deviendrions semblables à des mandarins de l'Idée, à des discutailleurs, à des momies parlantes.

Au fond du cœur, gardons le culte de notre pensée, mais de grâce, extériorisons-la, concrétisons-la. Soyons les sculpteurs de l'idée nouvelle et féconde.

Un geste généreux. Certains gestes, comme certains écrits, sont révélateurs de la noblesse ou de la bassesse d'un esprit.

Ecoutez ce testament de la mère de Pierpont Morgan :

« C'est mon désir exprès, a écrit la vieille dame, qu'aucun remboursement ne soit réclamé à tous ceux qui pouvaient me devoir de l'argent. Leurs reconnaissances de dettes devront, au contraire, leur être aussitôt renvoyées de ma part. Car je serais désolé qu'un souci fût imposé à de pauvres gens que je me fis un plaisir d'obliger. »

Voilà, qui, pour une mère de banquier, n'est pas un langage de chiffres.

La prose se ressent toujours de la bonté du cœur. Ce geste est libertaire.

Mozart, pauvre et génial. Le génie, la force, le charme, la douceur de la musique, cette aile divine qui frôle les sens et élève l'esprit, sont en Mozart. En dépit de la souffrance, des déboires sentimentaux, de sa pauvreté effrayante, il a de la sérénité, de l'enthousiasme, de

la grâce, et cette essence d'âme qui illumine la moindre de ses pages. Le sec M. Beaunier en a parlé l'autre jour aux jeunes bourgeois bien nourris des « Annales. » Il l'a mis à leur portée, si l'on peut dire, sur un ton mineur de gendeletré qui se fait musicographe. Mozart mérite mieux que cela. Quand on est un petit psychologue, il ne faut pas tacher au génie.

L'AGITATION ANARCHISTE

Demain 11 février, à 19 h. 30 précises, chez Paul Thant, 1, rue du Sabot, premier étage, place Calvat, à Lille :

GRANDE CONFÉRENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE sur Les Crimes de l'Autorité par Louis LOREAL

N. B. — Le Groupe manquant de salle actuellement, nous profiterons de la réunion pour envisager sérieusement la situation.

Le vendredi 13 février, à 19 h. 30, salle Merlevède (« A la Cloche »), rue du Marais, à Canteleu-Lomme (face la rue Copernic) :

GRANDE CONFÉRENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE sur Les Crimes de l'Autorité par Louis LOREAL

Le vendredi 13 février, à 20 h. 30, Bar des Sports, 35, rue des Augustins, dans la salle habituelle du Groupe, le camarade

Antoine ANTIGNAC traitera le sujet suivant (à la demande de quelques camarades) :

Ni Action Française, Ni Communisme autoritaire, Ni Dictature bourgeoise : Anarchie ! Individualistes, communistes « archistes », dissidents débauchés, seront accueillis avec une joie sincère.

Le samedi 14 février, à 20 h. 30, Bar des Sports, 35, rue des Augustins, dans la salle habituelle du Groupe, le camarade

GRAND MEETING PUBLIC ET CONTRADICTOIRE sur La Faillite des Partis politiques Ce que veulent les Anarchistes par Pierre LE MEULLEUR et FERROUX Maison Commune, 28, rue Cavé, à 20 h. 30 Levallois

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

Le dimanche 15 février, à 20 h. 30, salle des Conférences, à Paris, avec le concours de : Broutchoux (C. D. S.) ; Coën, avocat (C. D. S.) ; Delcourt (U. A.).

A travers le Monde

ALLEMAGNE

LE PROCES DES COMMUNISTES ALLEMANDS

C'est aujourd'hui que s'ouvrira le procès des communistes allemands qui d'après l'accusation, complètent contre la sûreté de l'Etat, en organisant des attentats isolés contre des personnalités en vue. La version officielle de ce complot semble particulièrement ridicule. Qu'on en juge.

A l'instigation du délégué des Soviets Shobolenski, le parti communiste installa des tchékas dans toutes les provinces du Reich, surtout dans le sud de l'Allemagne. Les organisations locales étaient subordonnées à la tchéka centrale de Berlin dirigée par Shobolenski en personne. L'armement de cette organisation se composait de revolvers à balles dum-dum, de bombes, de grenades à mains, etc. La tchéka disposait en outre de plusieurs poisons foudroyants.

Noumann s'était procuré, on ne sait par quel moyen, des ampoules contenant les bacilles du typhus et de la dysenterie.

Les attentats de la Tchéka ont été foimés, assure le « Tag » à l'instigation du Comité directeur du parti communiste allemand composé de Mme Ruth Fischer, et de Stoecker et Brandler.

Le groupe de la terreur chercha tout d'abord à supprimer le général Von Seeckt qui Zinovief appelait, dans une lettre, le « Koltchak » allemand, l'adversaire le plus dangereux du bolchevisme.

Le général avait l'habitude de faire chaque matin, au Tiergarten, une promenade à cheval ; c'est au cours d'une de ces promenades que les communistes devaient assassiner le général von Seeckt ; mais la gelée survint. Von Seeckt dut abandonner ses promenades et les communistes furent obligés de renoncer à l'exécution de leur complot.

Il faut s'attendre à un dégonflage retentissant des autorités, et ce complot a tout l'air d'avoir germé dans la cervelle de la ficelle allemande, comme ce fut le cas pour le célèbre complot communiste français.

AUTRICHE

ENSEVELIS PAR UNE AVALANCHE

Deux habitants de Munich, le professeur Bergmann et M. Lemenz, ont été ensevelis par une avalanche pendant une partie de ski à Warth, dans la forêt de Brogenz. Les cadavres ont été retrouvés.

ETATS-UNIS

LE BROUILLARD PROVOQUE DES ACCIDENTS

Trois morts, douze blessés

Un brouillard très épais est tombé sur New-York aujourd'hui. De nombreux accidents se sont produits. Une collision a eu lieu sur la ligne de chemin de fer aérien métropolitain. Au total, trois personnes ont été tuées et douze autres blessées.

ITALIE

SIMPLIFICATION DES FORMALITES DE PASSEPORT

L'apresse italienne annonce que le gouvernement a pris des mesures en vue de simplifier les formalités qui étaient en vigueur jusqu'à présent pour le visa des passeports, en raison du grand nombre de pèlerins qui se rendent à Rome à l'occasion de l'année sainte.

Désormais, les passeports seront examinés dans les trains, et les voyageurs ne seront plus obligés de descendre à la frontière.

JAPON

DESTRUCTION DU GUISASSE « TOSA »

Tokio, 9 février. — En exécution du traité de Washington, le navire de guerre Tosa a été coulé aujourd'hui. Les autorités japonaises n'ont pas cru devoir profiter de cette occasion pour procéder à des exercices de tir, mais tout simplement donné l'ordre d'ouvrir les valves du bâtiment. (Agence Radio.)

Quel est ce bluff qui consiste à couler de

vieilles unités et de mettre en chantier de nouveaux engins modernes ? Les peuples ne sont pas trompés par ces mesures ridicules, et personne n'ignore qu'au Japon, comme en Angleterre et en France, l'on intensifie l'armement de terre et de mer.

TURQUIE

LE CONFLIT GRECO-TURC

A quelques heures de différence arrivent les nouvelles les plus contradictoires. Celles de source grecque sont plutôt alarmantes, alors que d'après les dépêches de Constantinople, on estime que la crise gréco-turque peut être considérée comme virtuellement terminée, et que les grandes puissances négocient en ce moment en vue d'un règlement pacifique de la question.

C'est justement parce que les grandes puissances s'en occupent qu'il est à craindre que le conflit s'envenime.

TCHÉCOSLOVAQUIE

L'AMBASSADE DU VATICAN

La Tribune dit savoir de source autorisée que le gouvernement tchécoslovaque, suivant l'exemple de la France, aurait l'intention de rappeler son ministre auprès du Vatican.

Et comme la France probalement, il laissera auprès du Saint-Siège un chargé d'affaires, ce qui revient absolument au même.

YOUGOSLAVIE

LES PREMIERS RESULTATS DES ELECTIONS

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, les premiers résultats connus des élections qui ont eu lieu avant-hier sont favorables au gouvernement. Il ne faut pas oublier que si les élections se sont déroulées dans le calme, c'est que M. Pachitch, actuellement au Pouvoir, a fait arrêter un grand nombre de ses adversaires pour s'assurer du succès. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, qu'il obtienne une majorité.

Les résultats de province ne sont pas encore connus, mais à Belgrade, les radicaux dont M. Pachitch est le leader, ont obtenu 9.412 voix ; les démocrates viennent ensuite avec un nombre beaucoup moins élevé d'environ 6.000 voix.

Le parti paysan croate de M. Raditch a obtenu d'assez bons résultats à Zagreb (Agram), puisque les électeurs lui ont donné 15.000 voix, alors que les démocrates en obtiennent 1.650, et les radicaux autonomes 3.600. Les amis de M. Raditch auront donc les deux sièges de Zagreb.

On ne signale pas d'incidents, sauf en Bosnie, où les partisans du parti paysan provoquent quelques désordres. On affirme qu'ils allèrent même jusqu'à incendier les maisons de leurs adversaires politiques.

Après un incendie un mur s'écroule à Béziers

QUATORZE MORTS

Béziers, 9 février. — L'ancienne caserne Romiguière étant la proie d'un incendie, un mur s'écroula sur les sauveteurs.

Des décombres fumants, on dégagna quatorze morts et vingt blessés, parmi lesquels cinq pompiers.

Voici la liste des morts :

Sergent Lettle, de Sidi-bel-Abbès, classe 1923 ; Adrien Albert, de Symphorien (Lozère), classe 1923 ; Léon Guillard, de Séverac-le-Château, classe 1923 ; Paulin Delprat, de Carbes (Tarn), classe 1923 ; Joseph Penet, de Crussian (Aude), classe 1924 ; Georges Ganull, de Castiglione (Algérie), classe 1924 ; Ribier, mort dans la manœuvre ; Bonnal, tous du 81^e régiment d'infanterie.

Louis Cros, agent de police, 33 ans ; Pélassier, sergent de pompiers, 49 ans ; Paul Vernières, caporal de pompiers, 36 ans ; Joseph Fontaine, sapeur-pompier, 36 ans ; Louis Rivals, sapeur-pompier, 28 ans ; et Douat, conducteur d'une arroseuse automobile, 27 ans.

Le congrès socialiste

A la séance du matin, Gouttenoire de Tourny a fait une charge contre la politique de soutien et le ministère Herriot, qui ressemble étrangement à Poincaré, pour finir par approuver le soutien, mais avec un contrôle sérieux.

Leguénic, des Côtes-du-Nord, dit quelques banalités. Lui est nature : « La lutte des classes est une dangereuse illusion. Il faut rompre avec les formules périmées. »

Les délégués de la Seine font des réserves sur la politique de soutien, mais bien modérément. Ils signalent que l'attitude actuelle du parti socialiste gêne son recrutement, parmi les écoles et surtout la classe ouvrière.

Compère-Morel ne veut pas aller jusqu'à la collaboration, mais est un fervent du ministère Herriot. Il demande qu'un vote unanime sorte de ce congrès, « en faisant abstraction des principes et des doctrines ».

Léon Blum a sorti un grand discours, pour ne pas dire grand-chose, sinon que tout allait bien, qu'il n'y avait pas besoin d'aller jusqu'à la participation ministérielle.

Mauranges et Paul Faure ont suivi à la tribune. Ils ont cherché à prouver que le groupe parlementaire avait raison dans son attitude.

Il y a un peu, très peu d'hostilité dans la salle. Plusieurs heures de discours de ce genre, et une motion ni chère ni choux sera adoptée, permettant aux 27.000 de continuer leurs petites combinaisons.

La suicidite

Nice, 8 février. — Une étrange épidémie de suicides semble se produire à Beausoleil, coquette localité voisine de Monte-Carlo.

Parmi le suicide de la jeune Mignot, dite Pavlette, et celui de la jeune Gucciotti, dite Marina, au moyen de stupéfiants, dans la même villa « Splendid », avenue du Casino, on signale cet après-midi une troisième tentative de suicide : celle de Mlle Emilia Collierio, née à Turin, le 8 février 1856. La malheureuse sexagénaire a célébré, en effet, d'une façon très dramatique, son anniversaire : elle a tenté à ses jours en se coupant les veines de la main gauche.

Transportée à l'hôpital de Monaco dans un état très grave, la désespérée inspire de vives inquiétudes.

M. Patrioli, commissaire de police de Beausoleil, a ouvert une enquête sur ce troublant acte de désespoir, qui vient s'ajouter aux drames précédents ayant eu pour théâtre un même garni connu de certains habitués des lieux de plaisir de Beausoleil.

Ces gens n'ont donc vraiment aucune raison de vivre ? S'ils étaient intéressés un peu plus à tout ce que la vie a de beau et de grand, ils auraient moins le dégoût de ce qu'elle comporte d'amer. Mais ces gens-là ont-ils jamais vécu ?

Plutôt que de retourner en Espagne et d'aller faire la guerre au Maroc il se tue

Bayonne, 9 février. — Dans un restaurant de Blancpainon, l'Espagnol Léonard Jimenez, 28 ans, cordonnier, a appuyé le manche de son couteau contre une porte et la pointe sur sa gorge, puis a enfoncé l'arme en faisant pression de son corps. Il est mort peu après.

Jimenez était sans travail, et on lui avait affirmé que ses compatriotes et lui allaient être renvoyés en Espagne, à cause de la guerre du Maroc.

Il a donc préféré, avec un courage terrible, se donner la mort, que d'aller servir Primo de Rivera le sanguinaire.

Tout-il encore que des hommes en soient réduits à se donner la mort pour ne pas tuer !

Ils en avaient assez de se faire tuer pour Primo

Marseille, 9 février. — Le paquebot Aupa, courrier du Maroc, vient d'arriver ce matin à Marseille. Il avait à bord quatorze déserteurs de la légion étrangère espagnole au Maroc. Ils vont être rapatriés dans leur pays d'origine par les soins de leurs consuls.

C'est toujours autant de pauvres bongres que la mort n'aura pas.

Les locataires de Pantin ne se laissent pas faire

Afin de protester contre une augmentation de loyer injustifiée, les 73 locataires d'un immeuble situé 7, rue Théophile-Leducq, ont tenu l'autre après-midi, sous les auspices de la Fédération des locataires de la région parisienne, un meeting dans la salle de réunions de l'avenue Edouard-Vaillant, à Pantin.

Plus de 800 personnes y assistaient. L'assemblée décida d'encourager à la lutte les 73 locataires, menacés d'expulsion et de s'élever contre les prétentions abusives du propriétaire.

Bravo les locataires de Pantin !

Les épouses de la mort

Les truqueurs du Ciné nous ont souvent montré des Arabes romantiques, ravisseurs de femmes, chevauchant des chevaux harnachés de pierreries, avec leur proie humaine sur la croupe.

La réalité est moins poétique. Des chaïks, qui n'ont rien de commun avec Rudolph Valentino, et leurs bandes de pillards, qui ne sont pas des figurants américains, s'attaquent de préférence aux femmes isolées et sans défense, et les enlèvent, si souvent célébrés et idéalisés par le film, n'ont qu'un but tout à fait prosaïque et commercial.

Pour résister à ces incursions d'un genre fort peu galant, il vient de se former en Palestine un bataillon d'amazones qui comprend déjà plus de cinq cents membres. Parmi elles se trouvent non seulement des indigènes, mais de nombreuses femmes blanches.

Ces cavalières d'un genre viril ont pris le nom, très cinématographique d'ailleurs, de « Epouses de la Mort ».

Elles s'exercent au tir et à l'équitation et elles se déclarent prêtes à se défendre. Il est évident que cette attitude devant la barbarie et le mercantilisme se comprend parfaitement.

La femme ne doit être ni une proie, ni un enjeu pour des mâles cupides. Les Epouses de la Mort ne veulent pas qu'on les prenne pour des Sabines, et elles organisent leur self-défense.

Rien n'est plus légitime.

Trois nouvelles arrestations à Tunis

Tunis, 9 février. — De nombreuses perquisitions ont été effectuées dans les milieux indigènes et communistes et ont amené trois nouvelles arrestations : celles de Mohamed el Guehadi, Mohamed el Ouanouche et Ali el Khabsi. Tous trois seraient mêlés au complot contre la sûreté intérieure de l'Etat.

Aujourd'hui, les dockers ont travaillé. Leur grève politique a été de courte durée. Cependant, le bruit court que demain mardi, un nouveau mouvement pourrait être déclenché.

Demain comparaitra en correctionnelle Fimidori, arrêté jeudi dernier. Il ne répondra pas de l'implication de complot, mais d'une précédente inculpation pour outrage au président général, dans le journal « L'Avenir Social ». Fimidori est défendu par le député communiste André Berthon, arrivé hier soir à Tunis.

Tout cela n'améliorera pas la situation de la Tunisie, où règne le bon plaisir d'un résident, incompréhensible et maladroit. Ni cela ne fera que les indigènes ne jouissent pas des droits les plus élémentaires. Et il n'y a pas besoin d'être communiste pour s'élever contre.

Les bienfaiteurs de l'humanité

On annonce de Bordeaux que le docteur Bonneton, continuant ses opérations sur les aveugles de guerre dont la vue serait susceptible d'être améliorée, en est à sa quinzième opération.

Le mutilé Alex. Pelletier, de Vevy (Jura), réformé en 1916 « pour cécité complète et définitive », vient de quitter la maison de santé de Tivoli. Il distingue et reconnaît les visages, discerne l'heure à sa montre et a regagné son village du Jura sans autre aide que ses lunettes.

Mais si la guerre n'avait pas eu lieu, on n'aurait pas besoin de les guérir et ils y verraient mieux.

En peu de lignes...

Ceux qui en ont marre

M. Auguste Gracien, 59 ans, 9, rue Saint-Claude, s'est pendu à la suspension de la salle à manger. Il était atteint d'une maladie incurable.

Mme Noyelle Leusien, 45 ans, 52, rue de Belfort, se suicide au gaz d'éclairage.

L'auto meurtrière

A l'angle des rues de Satory et de l'Orangerie, à Versailles, l'auto de M. François Dubois, demeurant à La Queue-en-Yvelines, est entrée en collision avec celle de M. Julian, de Paris. M. Georges Marquis a été blessé aux jambes.

Un grand incendie

L'autre soir a éclaté un grand incendie chez M. Chastang, marchand de chiffons en gros, 57, rue Chauvelot, à Malakoff. Les pompiers de Paris et des communes avoisinantes ont quitté les lieux du sinistre le matin, laissant sur place le pompiers de Malakoff, qui ont continué à noyer les balles d'étoffe et à éteindre les foyers qui s'allumaient un peu partout.

Un arbre, en tombant,

tue une femme et blesse deux hommes

Brest, 9 février. — M. Charles Bernard, propriétaire à Kergonval, près Plozevet-du-Faou, abattait un arbre, aidé par sa femme et son fils, lorsque brusquement, l'arbre s'abattit, tuant net Mme Bernard. M. Bernard a une jambe brisée ; son fils est également blessé, mais moins grièvement.

Révoqué un facteur se tue

Saint-Malo, 9 février. — Le facteur Lebreton, de Saint-Pierre-de-Plesguen, s'étant vu privé de son emploi, s'est tué d'un coup de revolver dans la tête.

Il y a tout de même moyen de vivre sans être fonctionnaire.

Suites mortelles d'une rixe

Nantes, 9 février. — Louis Bedex, 23 ans, qui, dans la soirée du 29 janvier, au cours d'une violente discussion à la sortie d'un café, avait reçu un coup de couteau de Roger Brunellière, 19 ans, a succombé à l'Hôtel-Dieu, où il était soigné.

Le vrai progrès

Le Havre, 9 février. — Un escalier roulant sera posé au Havre pour gravir la rude rue de Montmorency qui sur le plateau de Frieuse, où sont édifiés des villages ouvriers. Par cet escalier, dont les marches sont disposées en conséquence, les voitures d'enfants et les bicyclettes pourront monter et descendre.

La nouvelle installation permettra de dévider du funiculaire et des tramways qui congestionnent la ville et complètera le service obligés de faire de longues boucles pour atteindre les plateaux succombant le Havre.

Que de choses ne pourrait-on pas faire si au lieu d'employer les bras à préparer la guerre on ne les utilisait qu'aux œuvres de paix.

Il avait des gosses et il s'en servait

Libourne, 9 février. — A la suite d'une enquête menée par la brigade mobile, il a été établi que le nommé Pierre-Dalot, 69 ans, maçon, se livrait depuis cinq ans, sur la personne de sa petite-fille Ismène, aujourd'hui âgée de 13 ans, à des attentions immorales.

L'enquête a révélé en outre que le maçon avait autrefois commis des outrages à la pudeur sur ses deux filles, aujourd'hui mariées.

Après avoir fait des aveux, Dalot a été écroué.

LEURS DIVIDENDES

— Le charretier Alfred Delavoipierre, 50 ans, de Guintry (Eure), roule sous son attelage, dont un roue lui passe sur la poitrine. Il se relève aussitôt, court après son véhicule, mais s'affaisse et meurt peu après.

— M. François Replard, 52 ans, cultivateur à Le Harn (Mayenne), assis sur un brancard de son tombereau, tombe sous l'une des roues qui lui passe sur le corps. Il meurt peu après.

— A Brazey-en-Plaine (Côte-d'Or), une auto, ramenant quatre ouvriers, se jette contre un arbre. MM. Trouillot et Prudhon sont grièvement blessés.

— M. Georges Jeanne, âgé de 57 ans, pilote de la station de Quillebeuf, était au large du Havre lorsque, malgré les vagues, il dut monter sur le vapeur Linton. Arraché de l'échelle, le corps du malheureux a été englouti.

Les enfants de Cain

Extrait du livre généreux que M. Louis Roubaud vient de publier sur les bagnes d'enfants

LE PRETOIRE

Villeneuve-sur-Lot, septembre.

— Combien de préventions, monsieur le Surveillant ?

— Huit, monsieur le Directeur.

M. le surveillant chef mouille son pouce et feuillette :

— Il y a Grenu... Labert. Il y a, il y a...

Hervé, Rigard, Albin, Goldy...

— Cela ne fait que six.

— Oui... il y a encore Balzara et Henri Simone.

Une grande salle nue avec estrade. Sur l'estrade : un long bureau noir et quatre sièges. Au mur, un buste de la République, en plâtre. Pas de banc pour le public, de boxes pour les prévenus, ni de barre pour les défenseurs. C'est une sorte de tribunal inachevé.

« Le prétoire » se compose de quatre membres : le directeur président, l'instituteur-chef assesseur, un instituteur, ministre public et le surveillant-chef, greffier.

M. l'instituteur est en vacances, je le remplace aujourd'hui à son siège.

L'audience est ouverte.

Un gardien bleu ommule les fonctions d'huissier audiencier et de garde républicain.

— Faites entrer le premier prévenu.

Le gardien ouvre une petite porte au fond de la salle et Grenu s'avance d'un pas délibéré. Il doit avoir quatorze ans. La tondeuse lui a fait un crâne bleu et la colère pince son nez.

L'instituteur donne lecture de l'acte de prévention.

Grenu Joseph-Alfred ayant obtenu l'autorisation de demander un bâton de soudure à un camarade d'atelier, a dérangé volontairement les autres ouvriers en regagnant sa place. Le surveillant lui ayant ordonné de faire le tour pour éviter ce dérangement, Grenu a refusé d'obéir et a répondu : « Je ne suis pas ici pour vos fantaisies. »

Ce délit me paraît assez obscur. Mais le président s'y reconnaît :

— As-tu levé le doigt pour demander l'autorisation de quitter ta place ?

— Monsieur le Directeur, j'ai levé le doigt. Alors, M. le Surveillant m'a fait signe de la tête « que oui », puis il m'a fait revenir en disant qu'il ne m'avait pas répondu. Il fait toujours ça, ça l'amuse !

Je ne puis suivre ce procès dans ces arguties et la subtilité du délit me déconcerte.

Le directeur prononce la sentence : deux jours de piquet.

— Le second prévenu !

C'est un grand garçon de seize ans, aux

épaules robustes, au front droit et qui regarde devant lui.

— Labert (Elienne) a fait parvenir un billet au pupille Balzara au quartier des syphilitiques. A reconnu être l'auteur du billet, mais s'est refusé à donner le nom du camarade qui l'avait transmis.

Je lis :

« Mon cher Ritou, je pense toujours à toi et j'espère que tu ne m'oublieras pas. T'en fais pas ; ça finira tout de même, on sera libre tous les deux, loin de cette bande de v... »

— C'est toi qui a écrit ce billet ?

— Oui, monsieur le Directeur.

— A qui l'as-tu confié ?

— Vous savez bien, monsieur le Directeur, qu'avec mon caractère, je ne répondrais pas...

Huit jours de privation de matelas.

— Le troisième prévenu.

Il a seize ans, mais il en paraît sept. S'il approuve trop près du tribunal on ne le voit plus, il faut se pencher pour lui parler. Il écoute la lecture sans appréhension, avec une mine à peine contrite.

— Hervé (Louis), malgré la défense de son surveillant, a lavé ses effets et les a brûlés en plusieurs endroits en les faisant sécher sur le poêle.

— Pourquoi as-tu lavé ton treillis ?

— Il était sale, monsieur le directeur.

— Tu as trouvé qu'il ne t'allait pas assez bien. Tu l'as brûlé pour t'en faire donner un autre ?

— Non, monsieur le directeur, il était sale.

Deux jours de pain sec avec sursis au petit Hervé. Rigard qui lui succède est un mutilé ; il fait sonner sur la dalle sa jambe de bois.

Ses yeux fuyants, sa mâchoire carrée, lui font un visage sournois et farouche.

Il revient périodiquement au prétoire avec la même prévention : il s'est fâché.

Quand Rigard se fâche il devisse son pilon qu'il brandit comme une massue en l'ondissant à cloche-pied sur ses voisins. Ce pourrait être un massacre ; on l'a maltraité à grand-peine. Il a recommencé hier au réfectoire : dix jours de cellule.

Albin, un petit garçon peureux : on l'employait à la ferme, hors des murs de la prison. Hier, sous les yeux de son surveillant, il s'est mis à courir comme un fou sur la route. On l'a rattrapé au bout de trois cents mètres.

— Tu voulais t'évader ?

— Oui, monsieur le directeur.

— Tu ne te plaisais pas à la ferme ?

— Non, monsieur le directeur.

— Pourquoi ?

— J'ai peur des autres.

Balzara, du quartier des syphilitiques, a reçu le billet de Labert, mais ce n'est pas sa faute. C'est un souffreteux. Il s'est fait arrêter l'année dernière à Marseille sous un déguisement féminin.

Il sera privé de pitance à un repas.

Le dernier prévenu est Henri Simone.

Le greffier lit : — Porté en prévention sur sa demande. C'est un grand gamin maigre au visage de petite fille et qui nous regarde avec des yeux doux. Il porte à ses manches les deux galons de bonne conduite et de travail.

— Qu'est-ce que c'est que cette lubie ?

— Monsieur le directeur, je veux aller en cellule.

— Tu n'es pas fou, Simone ! Voyons ! tu voudrais peut-être me parler ? De quoi as-tu à te plaindre ?

— De rien, monsieur le directeur ; je voudrais aller en cellule.

— Allons, allons, ce n'est pas sérieux ! Tu sais qu'on a été jusqu'ici très content de toi. Avec les deux galons tu touches le dimanche et le jeudi ton quart de vin ou du café. Tu as du fromage ou des confitures. On t'a fait tirer la photographie. Tu as droit aux cheveux et à la moustache quand tu en auras. Voyons, tu ne veux tout de même pas qu'on te coupe les cheveux ?

— Non, monsieur le directeur, mais je veux aller en cellule.

